Document généré le 9 juil. 2025 22:35

Relations

RELATIONS

Tout cela

Marie-Célie Agnant

Numéro 769, décembre 2013

La promesse du don

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70699ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)
1929-3097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Agnant, M.-C. (2013). Tout cela. *Relations*, (769), 30–31.

Tous droits réservés © Relations, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Tout cela

TEXTE : MARIE-CÉLIE AGNANT
ILLUSTRATION : RONALD MEVS

> « La terre est ma patrie et l'humanité, ma famille. »
> KHALIL GIBRAN

Cet homme qui dormait avec des ombres était mon voisin. Il s'appelait Isidore. À travers le mur mitoyen, je l'entendais la nuit. Cris étouffés, mots incompréhensibles. Un homme, terriblement seul, pris dans les rets d'une parole inexistante. Il gémissait parfois jusqu'à l'avancée du jour, jusqu'à l'heure où les oiseaux s'éveillent.

Sa maison était immense : 16 pièces sur 2 étages. Il y habitait seul. Il vivait derrière ses portes obstinément closes. Quels souvenirs insupportables, quels spectres terrifiants s'invitaient dans son sommeil? Où trouver le baume pour le rendre à ses silences, me demandais-je inutilement nuit après nuit.

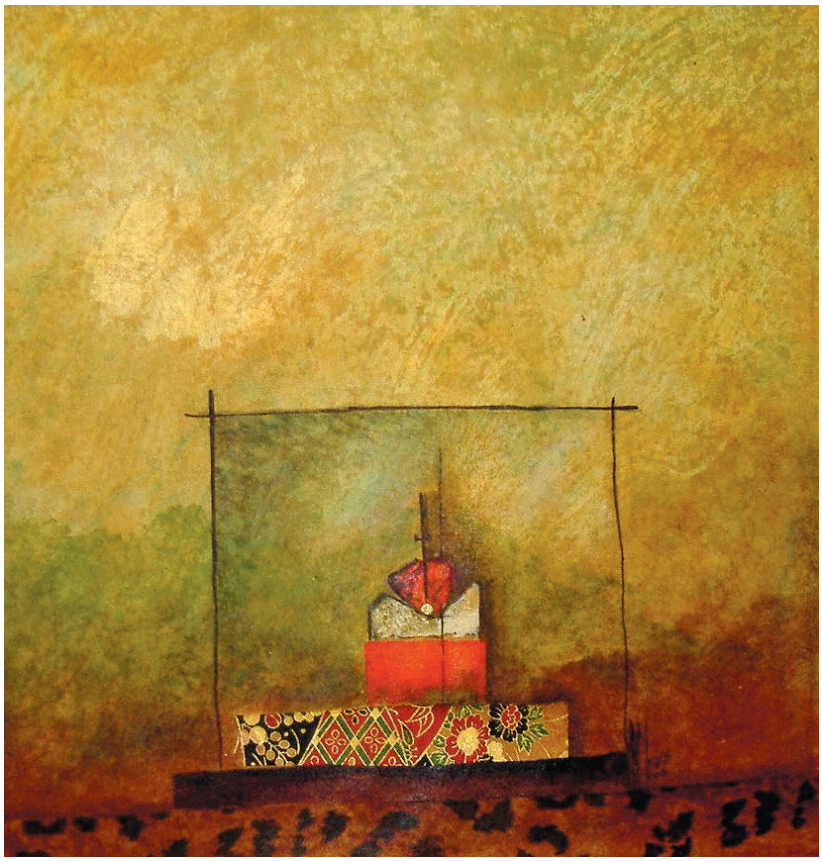
Jamais de visites. Il n'avait ni chien ni chat. Il risquait parfois un œil éteint par une des fenêtres de sa cuisine et, lorsqu'il m'apercevait, vite, il se calfeutrait derrière les lambeaux d'un rideau qui pendouillait, voile en loques d'un bateau à la dérive. Certaines nuits, Isidore s'agitait tant qu'on l'aurait cru parfois en train d'invectiver quelqu'un. Mes enfants et moi étions effrayés tout en sachant que nous ne courions aucun risque, sauf celui d'être réveillés. Et, comme de fait, j'émergeais du sommeil avec la certitude qu'un jour, policiers et ambulanciers viendraient pourchasser Isidore à travers sa maison, tandis que lui courrait comme un fou, se roulant par terre, terrassé par son désespoir secret. Je m'imaginais aussi capable de m'introduire chez lui, sur la pointe des pieds, pour le délivrer des fantômes qui l'assaillaient.

Un soir, je vérifiai plusieurs fois l'afficheur pour me convaincre que cette voix graillonneuse et trébuchante au bout du fil était bien la sienne. « C'est Isidore, votre voisin. J'ai cherché votre numéro. » Sa voix hésitante rappelait le geste du baigneur prudent qui, du bout des orteils, tâte l'eau glaciale, la peur l'agrippant au ventre. « Je ne veux pas vous importuner mais j'aimerais emprunter un ouvre-bouteille », termina-t-il dans un souffle. La voix avait quelque chose de soyeux et d'infiniment mélodieux, quelque chose que ses effrayantes lamentations nocturnes n'avaient jamais laissé percevoir. « Vous ne dérangez pas, balbutiai-je à mon tour pour le rassurer. Contente de vous parler, nous sommes si proches voisins et depuis si longtemps. » Il n'écoutait pas, se confondait en excuses et remerciements.

Je raccrochai et me sentis envahie par une sensation unique, étrange, pareille à ces petites joies sans nom qui colorent une journée et nous laissent avec l'intime conviction que le soleil va renaître, que l'humain peut être beau, que l'espoir est là, enfin. Oui, un moment de délire heureux. Comment ce simple appel pouvait-il autant me remuer? Mes enfants rigolaient sous cape, à demi inquiets de cette histoire qui m'emplissait d'une joie frénétique. Ce vieil homme n'avait-il pas quitté sa réserve, son tombeau, et fait l'effort de trouver mon numéro de téléphone? « Il a demandé à la téléphoniste », rétorqua le plus jeune, plus effronté. « Qu'importe? répondis-je, confuse, il a appelé. » Était-ce Yom-Kippour, Souccot, Pessah ou Roch Hachana? Quel temps de l'année était-ce? Laquelle de ces fêtes devait célébrer Isidore, seul, dans sa prison aux 16 cellules?

Mon fils aîné lui porta un tire-bouchon. Isidore entrebâilla la porte et tendit la bouteille. Mon garçon me rapporta que la main d'Isidore tremblait tellement qu'il eût peur de voir la bouteille lui échapper. Il enleva le bouchon pour lui. Isidore le remercia et referma la porte aussitôt. Jeune Noir de 17 ans, grand de taille, mon fils incarnait sans doute un de ces dangers qui assombrissaient tant l'existence d'Isidore; il crut toucher du doigt la peur de l'homme, et il était si triste tandis qu'il me racontait avoir entendu trois tours de serrures plus le tintement insolite et sinistre des chaînes qu'Isidore mettait en place pour se protéger.

Toute la soirée j'essayai de deviner quel bonheur ténu, quelle célébration s'abritait derrière ce vin qu'Isidore buvait dans sa solitude.



Gardien V, 2009, acrylique sur papier, 30,5 x 30,5 cm

Puis un matin, sortant de la maison, sa voix. Il était sur sa terrasse, tout de noir vêtu et portait sa kippa. Je pris le parti d'arriver en retard au travail. Je refusais de ne pas prendre le temps de parler à Isidore. Ses yeux très bleus et son sourire bienveillant m'étonnèrent. Il commença à m'entretenir des réparations à entreprendre dans la maison, et moi, je pensais à l'homme de jadis... Tout à coup, il retroussa une manche, me montra un numéro tatoué sur son bras. Une manière de présentation. Mon cœur fit un bond terrible, tandis qu'en silence il détournait la tête, rattrapé par une sorte de pudeur. Son regard se voila. Sa main tremblait, tandis qu'il reboutonnait sa manche. Lorsqu'il ouvrit enfin la bouche, il me dit : « C'est depuis ce temps-là que le temps s'est arrêté. Je suis venu vivre ici avec mes parents mais la roue ne s'est jamais remise en marche. »

– Vous devriez en parler, répondis-je bêtement. Des psychologues, pourraient vous aider.

– Comment parler lorsqu'on n'a plus de mots? Ne restent que ceux de la blessure. Rattraper les mots qu'ils m'ont dérobés? Impossible. Vous savez... (il regarda au loin) quand je pense à tout cela, une seule image me vient : je suis debout au bord d'une falaise. Je prie, je supplie, personne n'entend. La falaise me happe, m'engloutit. Un fracas énorme, puis, tout s'éteint. Ne demeure alors que le cri, un cri qui n'est plus tout à fait le mien puisque son écho se propage dans l'univers. Même lorsque l'univers demeure sourd, le cri est là, persistant. Les mots sont au fond du précipice, le précipice est dans le carrousel... je ne sais plus.

Il fit un geste large de la main. « Le cri est ici, ailleurs; le carrousel, partout. » Perplexe, j'écoutais l'homme. Faisait-il allusion à des versets de la Kabbale? Avait-il perdu la tête? Désemparée, je ne savais rien sauf cette impression que j'avais de grandir, de grimper, de gravir des échelons; une sensation physique, effrayante, mais à laquelle je ne voulais pas me soustraire.

« Mes parents avaient acheté cette maison que ma sœur veut vendre pour faire taire le cri, reprit-il. Je refuse. C'est ma prison et mon seul espace de liberté. Esther dit avoir quitté le carrousel, moi, j'y suis, j'y serai pour toujours. »

Mes conversations avec Isidore devenaient de plus en plus longues. Il savait toujours le moment où je franchirais ma porte le matin, et il apparaissait alors que je quittais bien à l'avance, pour éviter d'être en retard.

Un jour, il me parla de la Nuit de Cristal, du sang dans les rigoles et, souvent, il n'avait que deux mots pour tout dire : « Tout ça. » « Mon village, quelques rues, de pauvres maisons à colombages, des barrières en bois toujours enchaînées. Ma mère se levait jusqu'à dix fois la nuit pour vérifier le portillon. Cela n'a rien empêché : toutes les chaînes, tous les cadenas. Rien n'a pu empêcher tout ça. » ●